

Atravers les œuvres d'auteurs francophones camerounaises – Lydie Dooh Bunya, Delphine Zanga-Tsogo, Calixthe Beyala, Léonora Miano, Hemley Boum et Djaili Amadou Amal – ce volume explore une littérature riche et diverse qui ouvre des voies et appelle des voix nouvelles. Ces silhouettes féminines affirment un espace littéraire, linguistique et intime propre, dans une langue enrichie de métissages et de libertés.

Au travers de multiples approches critiques – stratégies d'écriture, liens méta- et intertextuels, affirmations identitaires, rapport aux origines, à la maternité ou à la sexualité, ce livre montre que ces récits d'hier, d'aujourd'hui ou d'un lendemain fantasmé transgressent les frontières de l'indicible et sont poussés par des recherches identitaires personnelles aussi bien que collectives. Ainsi lectrices et lecteurs se trouvent-ils plongés dans des récits engagés entre traditions, transitions et transmissions.

María Carmen Molina Romero est maître de Conférences au sein du Département de Philologie Française de l'Université de Grenade. Ses axes de recherches portent sur l'analyse du discours et la littérature contemporaine, notamment sur les rapports littéraires franco-espagnols et l'écriture féminine francophone. Elle a participé à l'édition de *La Langue qu'elle habite. Écritures de femme, frontière, territoires* (2020).

ISBN 978-2-87574-811-9



9 782875 748119

www.peterlang.com

Collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies / Afriques »



ÉCRIVAINES CAMEROUNAISES DE LANGUE FRANÇAISE

M. C. Molina Romero (Dir.)

María Carmen Molina Romero (Dir.)

ÉCRIVAINES CAMEROUNAISES DE LANGUE FRANÇAISE

VOIX / VOIES DE TRANSMISSION



PETER LANG



Écrivaines camerounaises de langue française

Documents pour l'Histoire des Francophonies Afrique

Volume 58

Les dernières décennies du ^{xx}e siècle ont été caractérisées par l'émergence et la reconnaissance en tant que telles des littératures francophones. Ce processus ouvre le devenir du français à une pluralité dont il s'agit de se donner, désormais, les moyens d'approche et de compréhension. Cela implique la prise en compte des historicités de ces différentes cultures et littératures.

Dans cette optique, la collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies » entend mettre à la disposition du chercheur et du public des études critiques qui touchent à la complexité comme aux enracinements historiques des Francophonies sous forme de monographies, d'analyses de phénomènes de groupe ou de réseaux thématiques. Elle cherche en outre à tracer des pistes de réflexion transversales susceptibles de tirer de leur ghetto respectif les études francophones, voire d'avancer dans la problématique des rapports entre langue et littérature. Elle comporte une série consacrée à l'Europe, une autre à l'Afrique, une aux Amériques, et une aux problèmes théoriques des Francophonies.

La collection s'inscrit dans les perspectives transverses et transfrontalières de l'Association européenne des études francophones (AEEF) dont elle a publié les actes de plusieurs grands colloques internationaux. Elle est dirigée par Marc Quaghebeur.



*Association européenne
d'Études francophones*

AEEF (AISBL)

24 Rue de Monnel B - 7500

Tournai, Belgique

<https://etudesfrancophones.wordpress.com/>

María Carmen Molina Romero (Dir.)

**Écrivaines camerounaises
de langue française
Voix / voies de transmission**



PETER LANG

Lausanne - Berlin - Bruxelles - Chennai - New York - Oxford

Illustration de couverture : © Vera Kambo, coll. part., reproduction studio
Alice Piemme / AML

Ouvrage publié grâce au soutien financier de

- Grupo de Investigación HUM 733. Filología Francesa :
Estudios Lingüísticos y Literarios.
- Departamento de Filología Francesa de la Universidad de Granada.

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque
procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit,
est illicite.

Tous droits réservés.

© 2023 Peter Lang Group AG, Lausanne

Publié par Peter Lang Éditions Scientifiques Internationales -
P.I.E. SA, Bruxelles, Belgique

info@peterlang.com <http://www.peterlang.com/>

ISSN 1379-4108

ISBN 978-2-87574-811-9

ePDF 978-2-87574-812-6

ePub 9978-2-87574-813-3

DOI 10.3726/b21128

D/2023/5678/41



Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Bibliothek »
« Die Deutsche Bibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ;
les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <<http://dnb.ddb.de>>.

Table des Matières

Présentation	9
<i>MARÍA CARMEN MOLINA ROMERO</i>	
<i>La brise du jour</i> et autres récits de Lydie Dooh Bunya, « entre tradition et modernisme »	19
<i>MARÍA LUISA BERNABÉ GIL</i>	
<i>L'oiseau en cage</i> de Delphine Zanga-Tsogo : histoire d'une délivrance	35
<i>DOMINIQUE BONNET</i>	
Calixthe Beyala, romancière hétérodoxe	51
<i>EDUARDO ACEITUNO MARTÍNEZ</i>	
Du politique au poétique : <i>Afropea</i> et <i>Écrits pour la parole</i> de Léonora Miano	65
<i>LINA AVENDAÑO ANGUIA</i>	
Voix éclatées, voix éclatantes dans <i>Crépuscule du tourment</i> de Léonora Miano	81
<i>MARÍA CARMEN MOLINA ROMERO</i>	
Décolonialisme et héritage glissantien dans <i>Rouge impératrice</i> de Léonora Miano	99
<i>LUISA MONTES VILLAR</i>	

Regards féminins de l'espace-temps chez Hemley Boum : <i>Le clan des femmes et Les jours viennent et passent</i>	115
<i>MARÍA LORETO CANTÓN RODRÍGUEZ</i>	
Le <i>clan des femmes</i> d'Hemley Boum : l'apprentissage de la vie au sein d'une concession polygame	129
<i>VIRGINIA IGLESIAS PRUVOST</i>	
L'expérience de la polygamie dans <i>Walaande, l'art de partager</i> <i>un mari</i> de la camerounaise Djaïli Amadou Amal	145
<i>LOUBNA NADIM NADIM</i>	
Écrire l'indicible dans <i>Les impatientes</i> de Djaïli Amadou Amal	163
<i>FANNY MARTÍN QUATREMARÉ</i>	

***L'oiseau en cage* de Delphine Zanga-Tsogo : histoire d'une délivrance**

DOMINIQUE BONNET¹

Elle ne voulait plus de son étiquette de femme parfaite ; elle ne voulait plus se sentir en position d'infériorité devant sa famille et surtout devant son mari. (Zanga-Tsogo 1984 : 158)

Delphine Zanga-Tsogo est née à Lomié au Cameroun, le 21 décembre 1935. Elle suit des études secondaires au lycée de Douala jusqu'en 1955 puis part pour Toulouse où elle obtient son diplôme d'infirmière d'État. En 1960, elle retourne au Cameroun où elle travaille dans les hôpitaux de Yaoundé, Garoua et Dschang. En marge de ses activités professionnelles, Delphine Zanga-Tsogo occupe de nombreux postes politiques : présidente nationale du Conseil des femmes du Cameroun, députée à l'Assemblée nationale du Cameroun, ministre adjoint de la Santé publique, vice-ministre de la Santé publique et enfin ministre des Affaires sociales de 1975 à 1985. Elle fut l'une des premières femmes africaines de l'époque contemporaine à avoir accédé aux plus hauts échelons du monde politique.

Pendant ses années de ministère aux affaires sociales, Delphine Zanga publie, sous son nom d'écrivaine Delphine Zanga-Tsogo, plusieurs ouvrages parmi lesquels *Vies de femmes* qui commence à parler de la condition de la femme au Cameroun. Peu de temps après, elle publie un second ouvrage *L'oiseau en cage*. En choisissant ce petit roman pour notre étude, nous tenterons de montrer que par le parcours d'une jeune fille camerounaise, Ekobo, de son enfance à sa vie de femme mariée, l'écrivaine retrace le cheminement de tout un pays vers son émancipation. Ekobo, personnage clef de la délivrance, nous guidera jusqu'à l'accomplissement de cette quête, symbolisant elle-même l'affranchissement par la scolarisation. Par ailleurs, nous ne manquerons pas de souligner

¹ Maître de conférences à l'Université de Huelva (Espagne).

la fonction didactique de ce roman dont la publication dans une édition jeunesse vise à transmettre aux générations futures un ensemble de valeurs fondamentales, culturelles, éthiques et identitaires. Par ses écrits, Delphine Zanga-Tsogo entreprit le difficile chemin du militantisme féministe en Afrique. Elle est décédée le 16 juillet 2020 à Yaoundé.

Féminisme et colonialisme

Afin de mieux comprendre le contexte dans lequel *L'oiseau en cage* fut écrit, nous reviendrons sur certains concepts liés à la trajectoire historique et sociétale du Cameroun que nous retrouvons dans le récit et qu'il convient de comprendre dans leur interaction. Nous voulons parler du colonialisme et des mouvements féministes. Aborder le féminisme en Afrique n'est pas une tâche facile puisqu'il s'agit avant tout, d'un engagement contre les violences faites aux femmes mais aussi, d'un activisme qui peut être perçu comme allant à l'encontre de certaines pratiques traditionnelles. C'est pourquoi il faut sans doute considérer le féminisme africain comme une catégorie particulière du féminisme en général. Les problématiques d'une femme née en Afrique ne sont pas les mêmes que celles d'une femme africaine née en Occident. D'où l'importance de la différence entre l'afro féminisme et le féminisme africain, pour lequel l'écrivaine camerounaise Calixthe Beyala préfère employer le terme de « féminitude », le trouvant davantage lié et adapté à la culture nègre ainsi qu'à un concept purement africain, tel qu'elle l'affirme lors d'une interview réalisée par l'écrivain et enseignant Emmanuel Matateyou (1996 : 611). Être féministe africaine implique, de fait, une remise en cause des notions traditionnelles de la famille et en son sein des rôles figés attribués aux hommes et aux femmes, dérivant par conséquent vers un militantisme hors normes. Il s'agit d'exercer ses droits fondamentaux, de posséder sa propre voix, de parvenir à s'extirper de ce silence constitutif du contexte d'urgence², afin de prendre son destin en main, dans un environnement éminemment difficile, singulièrement traditionnel et patriarcal, sans jamais perdre dans ce combat la volonté de se sentir fière de son identité au cœur de cette diversité africaine. Une des spécificités du féminisme africain est qu'il se veut le plus souvent décolonial, bien

² Expression employée par la poétesse Angèle Bassolé, « Et les Africaines prirent la plume. Histoire d'une conquête ! ». *Mots pluriels*, <https://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP898abo.html>, 1998, [22.01.23]

qu'au sein même de la société africaine l'histoire de la colonisation ne soit pas toujours bien connue. De ce fait, le féminisme africain est un féminisme que l'on peut qualifier d'hybride, puisqu'il tire de ce que les femmes étaient avant la colonisation et de ce que les femmes sont devenues après. Dans un article sur le féminisme en Afrique, Ángeles Jurado nous rappelle que contrairement à ce que l'on peut penser, « l'histoire de l'émancipation et de la lutte des femmes africaines pour l'égalité a commencé dès l'époque précoloniale »³. Cet article revient sur le rôle des femmes avant la colonisation en y retraçant le fonctionnement matriarcal de certaines communautés d'Afrique noire « dans lesquelles la transmission par héritage de la propriété, des noms de famille, et des titres relève du lignage de la mère »⁴. Cependant, le colonialisme et l'évangélisation qui l'accompagna démantelèrent les fonctionnements communautaires et sociaux, imposant un modèle dans lequel les rôles différenciés de la femme et de l'homme étaient marqués par les textes bibliques. Dans le cas particulier du Cameroun, Ángeles Jurado souligne que :

Il suffit de survoler la littérature spécialisée pour comprendre que, sur les territoires qui correspondent aujourd'hui au Cameroun ou à la Sierra Leone, les femmes étaient chefs de leurs clans et villages. Elles ont dirigé les migrations zouloues [en Afrique du Sud] au XIX^e siècle, et formé leurs propres escadrons dans la terrible armée de l'empereur Chaka. Elles composaient aussi la garde rapprochée du roi du Dahomey [actuel Bénin]⁵.

À ce sujet, elle fait référence à l'ouvrage de l'anthropologue nigériane Ifi Amadiume, auteure de *Male Daughters, Female Husbands* publié en 1987 et inédit en français :

Dans son travail sur plusieurs sociétés traditionnelles africaines, elle souligne deux points clés : une organisation sociale reposant sur les deux sexes, et une langue ne distinguant pas le féminin du masculin. Cela a permis la normalisation de rôles "traditionnellement" féminins chez les hommes, et vice versa, sans que soient stigmatisées ou sanctionnées les personnes concernées⁶.

³ Ángeles Jurado, « Analyse. D'hier à aujourd'hui, la puissance du féminisme africain », <https://www.courrierinternational.com/article/analyse-dhier-aujourd'hui-la-puissance-du-feminisme-africain> [15.10.21].

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

De la même manière, la romancière nigérienne Chimamanda Ngozi Adichie a mis l'accent dans plusieurs interviews et conférences⁷ sur les conséquences néfastes du christianisme victorien lié à la colonisation de certaines régions d'Afrique noire, qui impliquait la soumission de la femme et son rôle confiné à la cuisine et à la chambre. La diffusion de ce message religieux mit à bas tous ces modèles sociétaux dans lesquels les femmes occupaient des postes d'importance sociaux ou religieux. Dans cette perspective et revenant sur les stéréotypes et les identités de genre au Cameroun, Emmanuel Tchagang de l'Université de Yaoundé II, repense le concept de féminité versus masculinité dans la société camerounaise soulignant que mythes et légendes camerounais sont dans leur ensemble « viriles voire phallocratiques » (Tchagang 2016 : 29). La femme s'y voyait attribuer un rôle de « pertubatrice » (Tchagang 2016 : 29) ou encore devient « dangereuse lorsqu'elle fait recours aux sociétés secrètes féminines ou à la révolte rituelle pour manifester son insubordination à l'égard de l'homme » (Tchagang 2016 : 29). Tchagang conclut que la portée du pouvoir féminin n'était en fait que « d'influence parallèle ou occulte qui n'entamait en rien la quête permanente de l'autorité de l'homme sur la femme dans une société camerounaise précoloniale essentiellement patriarcale, patrilinéaire et patrilocale » (2016 : 30). Considérant le rôle de la colonisation, il affirme que « l'État de droit né de la décolonisation a, certes, pu dépasser certains préjugés anciens, mais il n'a pas non plus aboli les rites coutumiers de la virilité et de la survvalorisation de la force physique qui visaient à assujettir la femme et l'exclure des instances de délibération et de l'espace public » (Tchagang 2016 : 30). Il termine en ajoutant qu'il existe en fait deux courants d'opinions sur l'ouverture culturelle, économique et sociale que le colonialisme apporta à la société camerounaise et plus particulièrement à la femme au cœur de cette organisation, insistant sur les écarts se creusant entre ruralité, urbanité et milieux traditionnels :

Le premier pense que le relâchement des contraintes coutumières et communautaires qu'autorise la ville offre à la femme une variété d'options professionnelles, une plus grande liberté dans le choix de son partenaire conjugal et lui donne la possibilité de s'émanciper du système familial dominé par les hommes. À l'inverse, le courant pessimiste soutient que le milieu urbain a érodé le pouvoir traditionnel des femmes africaines et a introduit de nouvelles formes d'assujettissement et de dépendance. L'accès

⁷ Consultés en octobre 2021 sur le site : <https://www.chimamanda.com/read-online/>

inégal à l'éducation, aux opportunités d'emploi, conduit à un emploi préférentiel des hommes. Par conséquent, la plupart des femmes, victimes de cette discrimination sexuée, a très peu d'option professionnelle à part de petits boulots, la prostitution et le confinement domestique, en contraste avec l'important rôle public que la femme jouait dans la société traditionnelle. (Tchagang 2016 : 31)

Toutes ces réflexions nous suggèrent que *L'oiseau en cage*, qui fait ici l'objet de notre étude, cherche à revisiter ces rapports sociaux et de genres, scabreux au surplus complexifiés par l'histoire coloniale du Cameroun, soulignant cette « triple oppression » basée sur la race, la classe et l'identité sexuelle subie par les femmes des sociétés coloniales et postcoloniales évoquée par Rangira Béatrice Gallimore (2001 : 84). La vie d'une jeune femme, prise au sein de ces traditions mais ayant par surcroît la chance d'accéder à la scolarisation au même titre qu'un garçon, deviendra donc emblématique dans cette société en mutation. Au sein de la narration de Zanga-Tsogo, la présence des Blancs y est toujours très forte, autant par l'héritage légué que dans les conflits sociaux et leur langue marque une supériorité sociale notamment dans les milieux ruraux : « Il ne manquait jamais de lui parler dans la langue des Blancs. Était-ce là une façon de marquer sa supériorité sur le villageois » (Zanga-Tsogo 1984 : 81). Les relations sont en conséquence toujours contaminées par cet esprit colonisateur, que ce soit par la présence de la société européenne ou dans l'adoption de certains principes religieux par les communautés locales qui maintiennent et renforcent le modèle patriarcal. Les rapports de force entre ces deux secteurs sont actés dans l'existence d'Ekobo, dès son arrivée en milieu urbain, lorsqu'elle assiste à la violente opposition des partisans de deux équipes au cours d'un match de football. Ce sport incarne alors le contexte ou plutôt le prétexte de la supériorité des Blancs :

Il y avait deux équipes, l'une composée de Blancs et l'autre de Noirs. Les Blancs soutenaient les leurs et les Noirs en faisaient autant. Mais voilà que non loin d'eux, un grand gaillard Noir applaudissait très fort et criait pour encourager l'équipe africaine [...] Les coups de cravache qu'il reçut arrêtaient net ses cris d'encouragement. Il y eut une débandade dans la foule [...] Les uns trouvaient que c'était injuste de se faire battre parce que l'équipe africaine menait ; les autres, plus sages, conseillaient aux spectateurs de ne pas déplaire aux Blancs parce que ces derniers pouvaient user de représailles contre les Noirs. Des extrémistes juraient de se venger un jour. (Zanga-Tsogo 1984 : 90)

La violence de la colonisation reste donc intacte mais la société n'est cependant plus la même. Le germe que porte Ekobo en elle est visible dans d'autres couches de la société camerounaise qui partout laisse exploser ce désir de liberté et d'égalité, de véritable indépendance :

C'était une époque de trouble. Dans la ville, on parlait de réunions clandestines qui se tenaient dans tout le pays [...] Les Blancs, excédés par l'ampleur que prenait le mouvement et devant les difficultés que rencontrait l'Administration pour mater la rébellion, se permettaient d'user du privilège que leur conférait la couleur de leur peau pour brimer les Noirs. (Zanga-Tsogo 1984 : 91)

De fait, le témoignage de l'oncle d'Ekobo confirme cette évolution sociale, lorsqu'il souligne que cette violence n'est plus institutionnelle comme elle le fut auparavant :

Sur mon chemin, habitait un Blanc qui écoutait souvent les nouvelles données par son poste de radio. Afin de bénéficier du maximum de calme, il avait fait interdire tout bruit à une lieue à la ronde [...] Pour mon malheur je n'avais pas été avisé. Un soir donc, je passais en sifflant un air que j'affectionnais tout particulièrement. Les gardiens noirs qui n'étaient pas loin survinrent brusquement. Sans un mot, ils m'attrapèrent et m'administrèrent vingt-cinq coups de fouet pour avoir fait du bruit sur la route. (Zanga-Tsogo 1984 : 92)

Mais la différence entre les violences de la jeunesse de l'oncle d'Ekobo et celle de sa nièce est consignée par l'esprit communautaire, grandissant au sein de la société camerounaise, qui marque la volonté de reprendre le contrôle total du pays pour en finir avec la domination des Blancs. Il n'est dès lors pas étonnant que ce petit livre de Delphine Zanga ait été publié dans une édition jeunesse pour diffuser chez les plus jeunes traditions, valeurs et histoire du Cameroun, mais aussi afin de souligner l'importance de la scolarisation dans ce souffle de liberté et d'égalité porté par la Ministre et écrivaine Madame Zanga-Tsogo, entre femmes et hommes d'un côté et Blancs et Noirs de l'autre. Dans son précédent roman, *Vies de femmes*, nous retrouvons les principales problématiques que l'écrivaine, à l'époque de son Ministère des affaires sociales, prenait en charge : l'abandon des enfants, la situation des personnes âgées et surtout la condition de la femme au Cameroun, et en en faisant le thème principal de son œuvre comme l'affirme Alice Tang : « Elle a surtout posé dans cette œuvre le problème de la femme dans une société gouvernée par les hommes » (Tang 2017 : 89). *L'oiseau en cage* continuera cette

tâche, insistant sur les bienfaits de la scolarisation et adaptant ses objectifs à un public plus jeune, devenir de la société camerounaise.

***L'oiseau en cage* ou le récit d'une émancipation**

Nous allons maintenant nous attacher de façon plus particulière à la symbolique de l'émancipation dans *L'oiseau en cage*. Comme nous l'avons spécifié un peu plus haut, il s'agit de l'histoire d'une jeune femme, Ekobo, qui deviendra le symbole de toute une génération de femmes camerounaises dans un contexte social et culturel changeant. Dévoiler les traditions tout en révélant les inégalités de genres permet au lecteur de posséder une vision historique de la société camerounaise mais aussi de comprendre l'éveil des générations futures à la liberté, à la volonté d'amélioration, au sentiment d'égalité. Il s'agit d'un petit livre structuré en treize chapitres allant de l'enfance d'Ekobo jusqu'à sa vie de femme adulte en passant par toutes les étapes et tous les rites obligés pour une jeune femme camerounaise.

L'incipit s'ouvre sur une cérémonie religieuse de mariage qui permet d'emblée de poser les principales problématiques de la condition de la femme au Cameroun et de nous éclairer sur les amorces de courants d'émancipation féminine locaux. Nous le découvrons dans l'homélie du pasteur, proclamée au cours du mariage, dans laquelle tout repose sur la volonté de Dieu et sur la soumission de la femme à l'homme, tel que le prédit le christianisme victorien puritain hérité de la colonisation : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui donnerai une aide semblable à lui, ainsi parle le Seigneur. Et Paul nous dit : Femmes, soyez soumises à vos maris » (Zanga-Tsogo 1984 : 3). Cette homélie, composée en deux temps, souligne dans sa première partie dont nous venons de citer un extrait, la toute-puissance de Dieu quant au déroulé de la destinée humaine et tout particulièrement de celle des femmes. De la sorte, la religion est mise en avant et s'érige comme fil conducteur de la tradition camerounaise, dès les premières pages du livre de Zanga-Tsogo. Dans la deuxième partie, les propos du pasteur sous-entendent une amorce de prise de conscience féminine :

De nos jours, certaines femmes semblent oublier ce dessein de Dieu. Avec les manifestations que nous avons connues pendant l'Année Internationale de la Femme, les femmes ont remis en cause un ordre établi par Dieu lui-même. La femme veut désormais être l'égale de l'homme. Dieu, dans sa

sagesse infinie, n'a pas pensé créer l'homme et la femme égaux. C'est pour cela qu'il a pris une côte de l'homme pour créer la femme. (Zanga-Tsogo 1984 : 4)

Nous devinons ici que les mouvements féministes naissants commencent à ébranler les structures traditionnelles de la société camerounaise, par la mise en évidence de l'oppression sociale et politique des femmes fomentée par des collectifs tels que le CFR (collectif des femmes pour le renouveau)⁸. Ce chapitre initial s'avère, par ailleurs, être un élément déclencheur de mémoire pour Ekobo. Déjà mariée dans ces premières pages, elle observe la cérémonie et se souvient de son passé, notamment de son enfance. Le recul et l'expérience lui permettent de comprendre le mariage d'une toute autre façon. Son statut de femme mariée lui accorde une vision complète et absolue de la cérémonie et de ses conséquences : le mari autoritaire, la soumission et la perte de toute personnalité. Ekobo ne peut se résigner et continue de réfléchir et de se concerter :

Elle réfléchissait sur sa condition de femme mariée à un homme autoritaire. Ambili, son mari, ne manquait aucune occasion de lui rappeler que sa place avait été définie par Dieu en personne. Sur ce sujet, Ambili était intransigeant. Sa femme lui devait soumission en toute chose. Dans une discussion, elle ne devait pas avoir d'opinion personnelle. Elle aurait pourtant voulu s'exprimer et donner son avis parfois. (Zanga-Tsogo 1984 : 4-5)

Son introspection nous apparaît comme un âpre état des lieux de la condition de la femme dans la société camerounaise : mariée, elle perd son identité et devient la propriété de son époux⁹. Cependant la continuation de cette exploration intérieure tend un autre axe, chargé d'espoir mais aussi de peur, incarné par deux concepts antagoniques, progrès et tradition : « Elle voulait oublier certaines idées qui se bouscuaient dans sa tête. Elle se sentait impuissante devant la tradition. Comment oserait-elle penser autrement que ses consœurs ? » (Zanga-Tsogo 1984 : 5), ici la peur mais bientôt le retour de l'espoir : « Il y en a certainement d'autres qui pensent comme moi, se dit-elle, de nouveau confiante et persuadée que toutes les femmes ne refuseraient pas, à l'occasion, de

⁸ Voir Marie-Louise Eteki, « Dix ans de luttes du Collectif des femmes pour le renouveau (CFR) : quelques réflexions sur le mouvement féministe camerounais », <https://doi.org/10.7202/057673ar>, 1992, [15.12.22]

⁹ *Ibid.*

s'opposer aux règles établies » (Zanga-Tsogo 1984 : 5). Dans ce premier chapitre, nous comprenons qu'Ekobo est un symbole au sein du livre de Zanga-Tsogo. Elle incarne l'évolution de la femme camerounaise voire même de la femme africaine qui pourtant ne peut s'inscrire dans une simple opposition binaire homme / femme au risque d'être considérée comme « une contre-valeur au regard du modèle sociétal de l'Afrique traditionnelle » (Ngo Nlend 2020 : 10). C'est ainsi que, prise entre deux axes, celui de la tradition et celui de l'évolution, elle devient un personnage charnière qui force au changement. C'est dans la mémoire d'Ekobo, dévoilée à partir du deuxième chapitre, que nous comprenons pourquoi elle devient l'élue de l'écrivaine dans une volonté d'éclairer le lecteur sur la problématique féminine camerounaise. Ekobo, au sein de sa communauté, n'est pas une femme comme les autres ; elle pense différemment, réfléchit, analyse, se bat contre tous, femmes et hommes : « Elle n'était pas certaine que les femmes approuveraient sa façon de voir les choses. Il lui semblait que ses sœurs acceptaient leur condition et s'y soumettaient avec résignation. Elle croisa le regard haineux d'une paroissienne » (Zanga-Tsogo, 1984 : 5). Ce deuxième chapitre souligne quelles sont les différences d'Ekobo :

Lorsqu'Ekobo eut dix ans, sa mère, une femme intelligente et ambitieuse pour ses deux enfants, songea à l'inscrire à l'école. Il fallait pour cela obtenir l'autorisation de son mari, ce qui n'était pas facile. L'idée de mettre l'enfant à l'école était très peu traditionnelle et la mère d'Ekobo pouvait passer pour une originale. (Zanga-Tsogo 1984 : 13)

Puis Ekobo sera scolarisée : « Je pense, poursuivit le père, que deux années d'études seraient suffisantes, d'autant plus que bientôt, Ekobo sera assez grande pour attirer des prétendants » (Zanga-Tsogo 1984 : 15). Dans cette initiative qui vient de sa mère, nous reconnaissons la démarche de Delphine Zanga dont le rôle de Ministre s'immisce dans sa tâche d'écrivaine, par l'importance accordée à la scolarisation des jeunes filles. En définitive, pour Ekobo tout va résider dans ses bases scolaires, son éveil et sa curiosité qui lui permettront par la suite de remettre en question certaines traditions et différents rituels. Avidée de savoir, elle apprend très vite : « L'école avait éveillé en elle une vive curiosité qui faisait qu'elle s'intéressait à tout » (Zanga-Tsogo 1984 : 26). Dans *Vies de femmes*, le problème de la scolarisation lié à l'autorité paternelle était déjà posé. À ce sujet, Alice Delphine Tang nous explique que « même lorsque le père s'engage à payer la scolarité de ses filles, les commentaires

de l'entourage l'amènent à y renoncer. Car ceux qui le font sont parfois considérés comme des gens qui n'ont plus rien à faire de leur argent » (Tang 2017 : 90). La société patriarcale reste omniprésente dans tous les domaines et le sort des femmes est lié à cette autorité depuis la petite enfance, puisque la scolarisation dépend de l'autorisation paternelle comme le souligne à nouveau Zanga-Tsogo dans la trajectoire d'Ekobo. Dans *L'oiseau en cage*, la scolarisation incarne la trame du changement et devient l'instrument qui permettra à la jeune fille de comprendre et de contester les injustices sociales dont les jeunes filles et plus tard, par conséquent, les femmes souffrent. Dès son entrée à l'école, Ekobo initie un cheminement qui l'introduit dans un univers différent qui lui ouvrira un nouvel avenir. Sa grand-mère le comprend elle aussi : « Ma petite fille, lorsque je te vois partir à l'école comme un garçon avec l'accord de ton père, je n'en crois pas mes yeux. Il faut vivre assez longtemps pour apprécier les changements » (Zanga-Tsogo 1984 : 19). Le discours de la grand-mère est ici fondateur car Ekobo comparée ainsi à un garçon représente la métamorphose, l'évolution vers l'ouverture et l'égalité sociale, pour elle-même bien sûr mais bien au-delà encore, pour beaucoup de jeunes filles camerounaises voire africaines, dans un devenir égalitaire. Sa scolarisation et, par la suite plus concrètement, son examen du certificat d'études seront utilisés par son frère Bossé comme arguments pour retarder le mariage de sa sœur et dès lors, pour améliorer sa situation personnelle et sociale. Il obtient de son père que le mariage n'ait lieu qu'après l'examen d'Ekobo : « Devant le désarroi de sa sœur, Bossé réussit à faire admettre à leur père que le mariage d'Ekobo n'aurait lieu qu'après l'examen en ville » (Zanga-Tsogo 1984 : 37). Bossé constitue alors lui aussi un maillon de l'évolution de la société camerounaise par le biais de la mise en valeur de la scolarisation féminine :

Son frère Bossé, habitait la ville. Il avait quitté le village depuis longtemps. Maintenant il ne venait que pendant les vacances scolaires. Il était dans une grande école. Leur père trouvait que Bossé était déjà en âge de travailler mais tel n'était pas l'avis de ce dernier qui désirait faire de longues études. Au village tout le monde le respectait. On le considérait déjà avec une certaine crainte. Bossé demeurait cependant gentil avec sa sœur, voyant toujours en elle la petite fille qu'il se plaisait à taquiner autrefois. (Zanga-Tsogo 1984 : 36)

C'est lui qui soutiendra Ekobo dans son effort scolaire et qui tentera de l'éloigner d'un mariage trop prématuré en essayant de lui faire continuer ses études :

Son père lui fit part des candidatures reçues et de son intention de marier Ekobo. Mais Bossé demanda à son père d'attendre un peu. Il souhaitait en effet voir sa sœur continuer ses études. Le vieil homme trouva cette idée saugrenue. À son avis, Ekobo, avec son instruction pouvait déjà rapporter beaucoup. (Zanga-Tsogo 1984 : 36)

Il sera le seul homme à faire de l'éducation une priorité dans le destin de sa sœur à l'encontre de la tradition camerounaise. Puis, il lui fera connaître la ville lors de son examen du certificat d'études et lui permettra de sortir du panorama rural dans lequel elle vivait jusque-là.

Au fil des chapitres, nous suivrons le parcours d'Ekobo par étapes vitales et sociales. Ekobo parviendra à détourner sa trajectoire initiale par sa scolarisation mais aussi par ses échanges avec sa grand-mère qui lui transmettra son expérience et lui ouvrira les yeux sur les inégalités de genres au sein de sa communauté : « Grâce à sa grand-mère qui avait toujours une histoire intéressante à raconter, Ekobo avait l'impression de plonger dans les profondeurs du passé. Elle se plaisait à imaginer les scènes pittoresques d'autrefois. La vie avait changé et il lui arrivait de se demander si elle aurait pu supporter cette vie-là » (Zanga-Tsogo 1984 : 33). Ekobo découvre et apprend l'histoire des femmes par son observation et son analyse émanant de ces échanges intergénérationnels. De fait la grand-mère, personnage de transmission dans la tradition orale africaine comme nous le rappelle Marianne Bâ dans *Une si longue lettre* (1979 : 7), est sans doute ici un maillon clef de transformation mais encore d'évolution sociale à moyen terme pour sa petite-fille.

Néanmoins, les chapitres qui suivent nous portent vers le mariage d'Ekobo dans la tradition chrétienne camerounaise. La religion, très présente, en marque les étapes principales sous le joug permanent de la communauté masculine dans son ensemble, suivant le modèle patriarcal : « Son beau-père, homme très croyant, estima qu'elle devait aller à la mission pour y attendre le mariage religieux. Il n'était pas question de rester là avec les autres. À la mission, elle serait instruite et formée par les religieuses pendant qu'on terminerait les formalités du mariage civil » (Zanga-Tsogo 1984 : 80). Les hommes décident de la destinée des femmes sous le prétexte de la religion héritée de la colonisation, dans une oppression où les facteurs socioéconomiques et politiques sont également fondamentaux¹⁰. Mais grâce à la formation d'Ekobo, sa famille

¹⁰ Chandra Talpade, « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourses ». *Feminist Review*, <https://doi.org/10.1057/fr.1988.42>, 1988, [15.12.22].

peut aspirer à une dot importante pour la main de leur fille. Le diplôme de la jeune fille se transforme en monnaie d'échange :

La famille d'Ekobo demandait pour leur fille instruite : une balle de morue séchée, deux porcs, trois cabris, un chien pour les cousins d'Ekobo, trois dames-jeannes de vin rouge, une bouteille d'alcool à quatre côtés (du rhum Saint James), deux sacs de riz, un sac d'oignons, un sac de sel. Un oncle voulait un pagne, un autre oncle une couverture, un autre encore un pagne. Les tantes voulaient des pagnes, des foulards et des casseroles. Bossé, lui, voulait une bicyclette. Le père d'Ekobo demandait en plus 75000 francs. (Zanga-Tsogo 1984 : 72)

La scolarisation de la jeune fille devient ainsi rentable pour toute la famille qui en tire profit. Ekobo se marie avec Ambili, un homme autoritaire, qui l'emmène vivre en ville avec lui puisqu'étant fonctionnaire. Les débuts de son mariage ne sont que découvertes et apprentissage dans cette nouvelle réalité qu'elle partage avec son mari. Elle tombe rapidement enceinte d'un garçon et Ambili à l'air heureux : « Seize mois après son mariage, Ekobo accouchait de son premier enfant, un garçon. Tout se passa bien. Son mari avait pris soin de préparer la venue de cet enfant qu'il semblait adorer » (Zanga-Tsogo 1984 : 103). Pourtant après son deuxième accouchement d'une fille, Ambili commence à s'absenter : « Désormais, Ekobo était seule. Son mari rentrait toujours tard et puis un soir, il ne rentra pas du tout. La jeune femme se sentait perdue. Elle aimait son mari et ne savait comment faire pour le retenir. Ambili ne faisait plus attention à elle mais elle n'osait pas l'affronter » (Zanga-Tsogo 1984 : 104). Seule en ville et loin de sa famille, elle doit affronter les difficultés qui surviennent, mais à l'aide de son diplôme et de son amie Tabou elle se met à chercher un travail afin de retrouver une vie sociale et de ne plus dépendre totalement de son mari à l'instar de son amie : « Après son mariage, Tabou avait réussi à travailler à l'hôpital. Elle était libre et beaucoup moins dépendante de son mari que ne l'était Ekobo » (Zanga-Tsogo 1984 : 108). En effet, c'est en connaissant le quotidien de Tabou qu'Ekobo prend cette décision, afin de s'émanciper, de devenir autonome non seulement économiquement mais surtout socialement. Mais rien ne serait simple dans ce contexte aux contraintes familiales multiples : « Mais comment s'y prendre, se demanda Ekobo. Pourtant, elle en avait assez de cette vie ! Tous les jours, elle avait des couches à laver, le ménage à faire, les repas à préparer et bien sûr, l'entretien des enfants lui incombait » (Zanga-Tsogo 1984 : 108). Toutefois, le dénouement du livre de Zanga-Tsogo dépeint une société remplie

d'espoir. Ekobo commence à travailler à l'hôpital, un univers bien connu de l'auteure de par sa profession initiale, et par ce nouvel emploi elle aura accès à diverses associations :

Elles militaient presque toutes au sein d'associations diverses, souvent patronnées par un parti politique. Les femmes cherchaient dans ces associations à résoudre leurs problèmes spécifiques. C'est ainsi que leur programme comportait l'organisation de séminaires et de conférences sur les problèmes qui les préoccupaient tels que l'alphabétisation des masses, l'hygiène, la puériculture, la couture et la cuisine. (Zanga-Tsogo 1984 : 120)

Elle se retrouve alors au cœur d'une solidarité féminine active, mettant à profit son savoir pour les autres et pour elle-même. Elle fait ainsi écho aux courants solidaires que les femmes développèrent au Cameroun, à partir de 1965, comme le retrace Marie-Louise Eteki dans l'article sur l'histoire du féminisme camerounais évoqué plus haut¹¹. Le quotidien d'Ekobo s'améliore socialement, économiquement et personnellement :

Ekobo adhéra à l'une de ces associations [...] Son entrée dans cette association changea le mode de vie d'Ekobo. Elle apprenait à vivre avec un budget établi d'avance, ne dépensait plus sans réfléchir et devait prévoir, mensuellement une somme à épargner pour couvrir les exigences de l'association. Ainsi, lorsque son tour de toucher la cotisation arriva, Ekobo se retrouva avec une somme rondelette. Elle put alors s'offrir de menues choses et faire plaisir à sa vieille mère. (Zanga-Tsogo 1984 : 121)

Par ailleurs, un autre germe d'espoir est manifeste dans le mariage de son frère Bossé qui rompt, lui aussi, avec la tradition. Il refuse de faire un mariage arrangé et choisit d'épouser la jeune femme qu'il aime. Venant d'un autre pays et ne parlant pas la même langue, Dabou devient vite l'amie d'Ekobo qui, elle, l'aidera à se faire accepter par la famille de son futur mari, « Ekobo regardait Dabou. Elle l'enviait et en fut même un peu jalouse. Pour elle, son mari mettait leur mariage hors de l'influence néfaste du village » (Zanga-Tsogo, 1984 : 158). Dans les deux cas, le fossé générationnel et donc l'évolution sociale sont visibles dans les commentaires de la mère qui ne comprend ni sa fille, « elle ne comprenait pas grand-chose aux problèmes de sa fille. Pour elle, Ekobo avait pris les idées des Blancs ; son passage à l'école l'avait métamorphosée. C'était

¹¹ Marie-Louise Eteki, « Dix ans de luttes du Collectif des femmes pour le renouveau (CFR) : quelques réflexions sur le mouvement féministe camerounais ». *Recherches féministes*, <https://doi.org/10.7202/057673ar>, 1992, [15.12.22].

simple : la mère ne reconnaissait plus sa fille ! » (Zanga-Tsogo 1984 : 114), ni son fils : « Refuser toutes les filles de son pays pour épouser une étrangère ! Si cette fille ne se comporte pas comme les femmes de chez nous, je serai la risée de mes coépouses » (Zanga-Tsogo 1984 : 141).

Pour conclure, nous entendons que la société camerounaise de cette fin tracée par Zanga-Tsogo expose les grandes lignes de la liberté retrouvée dans un Cameroun en voie de délivrance. L'émancipation des femmes amorcée et l'emprise des traditions relâchée donnent alors tout son sens au titre du roman et à l'illustration de sa couverture. L'oiseau en cage est libéré, les barreaux de la soumission sont rompus et le destin d'Ekobo accompli : « sa vie semblait avoir pris subitement de l'importance à la manière d'une chrysalide qui vient d'avoir des ailes » (Zanga-Tsogo 1984 : 159). Par l'histoire d'Ekobo mi fable mi réalité, Zanga-Tsogo offre aux lecteurs le récit d'une lutte aux obstacles multiples, un chemin initiatique couronné par la délivrance intellectuelle, individuelle et identitaire.

Références bibliographiques

- Bâ, Mariama (1979), *Une si longue lettre*. Dakar : Nouvelles Éditions Africaines.
- Bassolé Ouédraogo, Angèle (1998), « Et les Africaines prirent la plume. Histoire d'une conquête ! ». *Mots pluriels* 8. <https://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP898abo.html> [22.12.22]
- Eteki-Otabela, Marie-Louise (1992), « Dix ans de luttes du Collectif des femmes pour le renouveau (CFR) : quelques réflexions sur le mouvement féministe camerounais ». *Recherches féministes* 5 (1), pp. 125–134. <https://doi.org/10.7202/057673ar> [22.12.22]
- Gallimore, Rangira Béatrice (2001), « Écriture féministe ? écriture féminine ? les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard du lecteur/critique ». *Études françaises* 37 (2), pp. 79–98. <https://doi.org/10.7202/009009ar> [22.12.22]
- Jurado, Ángeles (2019), « Analyse. D'hier à aujourd'hui, la puissance du féminisme africain ». *Courrier International*. <https://www.courrierinternational.com/article/analyse-dhier-aujourd'hui-la-puissance-du-feminisme-africain> [15.10.21]
- Matateyou, Emmanuel (1996), « Calixthe Beyala, entre le terroir et l'exil ». *French Review* 69 (4), p. 611.

- Ngo Nlend, Nadeige Laure (2020), « Les études sur le genre en histoire au Cameroun : enjeux et défis d'un savoir en construction ». *Revue Interventions économiques* 64, mis en ligne le 01 mai 2020. <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.11157> [22.12.22]
- Talpade Mohanthy, Chandra (1988), « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourses ». *Feminist Review*, pp. 61–88. <https://doi.org/10.1057/fr.1988.42> [22.12.22]
- Tang, Alice Delphine (2017), *Écritures sociales de femmes en francophonie : Claire Etcherelli, Gabrielle Roy, Werewere Liking et Delphine Zanga-Tsogo*. Paris : L'Harmattan.
- Tchagang, Emmanuel (2016), « Stéréotypes et identités de genre au Cameroun. Une validation de Bem Sex-Role Inventory (BSRI) ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale* 109, pp. 25–48.
- Zanga-Tsogo, Delphine (1983), *Vies de femmes*. Paris : Éditions Clé.
- Zanga-Tsogo, Delphine (1984), *L'oiseau en cage*. Paris : Edicef.